

L'endroit où Søren Kierkegaard et Rudolf Steiner se rencontrent

Oskar Borgman Hansen

Rarement le christianisme et la philosophie ont célébré une telle unité comme chez le philosophe danois Søren Kierkegaard, dont on commémore en ce 5 mai le deux centième anniversaire.

Comme le lac paisible a sa raison dans une source profonde, ainsi l'amour d'un être humain a sa raison pleine de mystère dans la lumière divine.

La première moitié du dix-neuvième siècle est appelée l'âge d'or dans l'histoire culturelle danoise. Jamais auparavant et jamais plus après, le pays ne connut une telle floraison culturelle. Deux auteurs appartiennent à cette époque : Hans-Christian Andersen et Søren Kierkegaard. Andersen est né en 1805, il est donc 8 ans plus âgé que Kierkegaard. Ils se connurent bien, comme cela était usuel à l'époque pour des créateurs de culture. Dans une période de leur jeunesse, ils se rencontraient régulièrement dans un petit cercle de personnes qui se réunissait dans un restaurant de Copenhague. Kierkegaard connaissait bien tous les créateurs de culture et partout il était un hôte en vue. Il était ironique et bouillonnant de fantaisie. Mais il recelait à l'arrière-plan un tempérament profondément mélancolique. La gravité de la maison paternelle l'accablait. Il dira plus tard : « Je n'ai jamais été un enfant, je n'ai jamais été un adolescent. »

Le père était un drapier dans l'aisance, de sorte qu'il put renoncer à ses affaires, pour se consacrer aux études théologiques. Des théologiens et ecclésiastiques de renom fréquentaient sa maison. Son christianisme était rigoureux et sans lumière, et il exigeait de ses enfants une obéissance inconditionnelle. Søren dira plus tard, qu'il apprit à connaître le christianisme comme inhumain et cruel. Pour faire plaisir à son père, Søren choisit l'étude de la théologie, bien qu'en vérité il voulût devenir écrivain. Lorsque Søren eut 25 ans, le père lui dévoila « l'énigme de sa vie » : alors qu'il était enfant et se trouvait dans les landes, en ayant faim et froid, il était monté sur une colline et y avait maudit Dieu de l'avoir condamné à une vie aussi lamentable. Søren Kierkegaard connut alors l'énigme de son père et dut dès lors la porter lui-même. Lorsque le père mourut, il réalisa sa promesse à son égard et acheva rapidement ces études de théologie.

Les fiançailles, dont il se repentira bientôt, furent un événement décisif. Il en vint finalement à la rupture et Kierkegaard s'enfuit à Berlin et il rédigea son œuvre la plus célèbre « *l'Alternative* ». Cette œuvre inaugura son immense productivité. Désormais chaque année paraîtront des ouvrages amples et profondément fouillés, voire même en effet remplis d'énigmes. Le caractère énigmatique consistait aussi dans le fait que Kierkegaard eut recours à de nombreux pseudonymes : *Johannes de Silentio*, *Constantin Constantius*, *Johannes Climacus*, *Vigilius Haufniensis*, *Hilarius Buchbinder*, *Anti-Climacus* et encore quelques autres.

Religiosité pour non-religieux

Entre temps des ouvrages paraissaient sans cesse sur la page de couverture desquels Kierkegaard était mentionné comme auteur. C'étaient tous des textes religieux, sermons, « discours au contenu édifiant ». Nous vivons dans un pays de Chrétiens, cela allait alors de soi au Danemark et en Europe. Mais le Christianisme, selon Kierkegaard, est beaucoup trop grave pour que l'on pût le désigner comme un style de vie chrétien. Kierkegaard le ressentait comme bourgeois, or Christianisme et esprit de boutiquier ne se laissent pas réunir. Comment deviens-je Christ ?, Comment devenons-nous chrétiens ?, Où vivons-nous dans un pays soi-disant « chrétien » ?, interroge Kierkegaard et il désigne le Christianisme comme vécu à l'instar d'un paganisme raffiné.

Vers la fin de sa vie, Kierkegaard jeta souvent un coup d'œil rétrospectif, sur ce qu'il avait produit. Ce qui est particulièrement important ici c'est le « point de vue de sa littérature », un petit livre qui fut publié peu avant sa mort.

Ce qu'il a produit est une totalité interdépendante, mais elle apparaît nécessairement dans une duplicité. À la base de tout, il y a le point de vue religieux. Mais si l'on veut parler de Christianisme parmi les hommes qui ne se considèrent pas comme chrétiens et n'ont aucun souhait de le devenir, surgit le problème de la méthode. Ce problème est au fondement de ses écrits « esthétiques ». Kierkegaard compose des personnalités, dépeint leur manière de vivre en tant qu'êtres humains jouissants. Il doit prendre son point de départ chez eux, là où ils se trouvent. Ensuite il peut « rendre attentif ». L'autre aspect est celui-ci : « Sans émancipation », il a parlé du Christianisme avec « le soutien de Dieu ». Tout ce qu'il a écrit doit être considéré du point de vue du religieux. Mais cela doit entrer dans la duplicité. Afin que les non-religieux y deviennent éventuellement attentifs.

À qui s'adresse donc Kierkegaard ? À « l'individu ». La foule c'est la non-vérité. Il parle toujours avec mépris du « scrutin », ce qui dans notre langage signifie le procédé de laisser régner la majorité par le scrutin. « L'individu », c'est la catégorie chrétienne décisive, écrit Kierkegaard, et elle deviendra décisive pour l'avenir du Christianisme. « La foule c'est la non-vérité. C'est la raison pour laquelle Christ fut crucifié, parce qu'Il ne voulut rien avoir à faire avec la foule, quoiqu'Il s'adressât à tous, Il ne voulut en aucun cas l'aide de la foule. Il voulut être ce qu'Il était : la vérité qui se comporte envers l'individu.

La subjectivité, c'est la vérité !

Si l'on recherche une caractérisation de la conception de base de Kierkegaard, « l'individualisme chrétien-éthique » pourrait lui être parfaitement convenable. Pour le début d'un article sur Kierkegaard dans une encyclopédie, je pourrais selon moi penser à ces premiers termes : Kierkegaard, Søren, chrétien-philosophe et penseur, à l'occasion de quoi le terme « chrétien » précède le terme penseur. Ensuite il s'agit du rapport entre christianisme et « l'idéellité ». Ensuite succèdent de difficiles problèmes d'interprétation. Les meilleurs spécialistes signalent ici de grandes différences. C'est pourquoi ce que je vais écrire ne sera pas contesté.

Tout d'abord quelque chose sur la relation de Kierkegaard à Friedrich Hegel : ici, nous pouvons nous demander si Kierkegaard a raison ou pas dans sa critique. Il critique sans cesse le penser spéculatif. Ici il faut tenir compte que Hegel prétendit avoir introduit une nouvelle méthode cognitive, qui haussait le penser intellectuel [*Verstandnisdenken*] aux degrés les plus hauts de la spéculation. Avec le penser spéculatif on devait en arriver au mouvement dans la logique. Si donc Kierkegaard s'abstient à l'égard du penser spéculatif, il ne dit rien alors en principe sur le penser, mais au contraire sur une manière déterminée de penser, comme Hegel la représenta. L'autre point, sur lequel Kierkegaard critique Hegel, c'est le « système ». Hegel voulut enclôser tout être dans un système. Selon Kierkegaard, une telle tentative hardie est impossible. Pour lui, un système c'est quelque chose de rigide qui n'a pas la capacité de capter la vie.

Kierkegaard est un logicien pénétrant qui trouve souvent à redire sur l'incorrection logique [*logisch unkorrektness*, un joli anglo-germanisme ! *ndt*]. Mais il n'est pas un logicien d'orientation spéculative hégélienne. Souvent il laisse quelque chose de non-dit et il en naît des malentendus si le lecteur ne pense pas avec ce qui n'a pas été mentionné.

« La subjectivité, c'est la vérité » dit donc souvent Kierkegaard. Mais la subjectivité arrive après l'objectivité et ne l'abolit pas. Un exemple : il est arrivé un meurtre et le soupçon s'oriente sur une personne déterminée. La mère de la personne concernée affirme l'innocence de son fils, pourtant la culpabilité de celui-ci est démontrée, et finalement il avoue. En réalité, la mère devra l'admettre, cependant elle déclare : « Mais il reste mon fils » et ensuite elle dit qu'elle a conservé dans sa subjectivité quelque chose de la relation à son fils. Pour l'opinion publique, ce n'est pas tout d'emblée important, mais ça l'est seulement au contraire pour la mère. Mais ce « quelque chose » peut aussi énoncer quelque chose sur l'être du fils, un discernement d'être d'un genre supérieur au discernement de l'objectivité.

On a bien trop ré-élaboré le Christianisme en consolation et on a oublié qu'il est une exigence. Dans la vie de l'esprit, il n'y a pas de pause, tout est actualité, activité.

Comment devient-on Christ aujourd'hui ?

Comment deviens-je Christ, comment m'élevé-je dans le monde supérieur, et si je sais, comment puis-je le faire remarquer à mes prochains, aux chrétiens qui vivent une jouissance petit-bourgeoise du Christ de sorte qu'il se mettent en route pour devenir chrétiens ?

Comment deviens-je Christ aujourd'hui ? La question se rapporte au présent, non pas à quelque chose de l'histoire. Si je pense le Christ comme appartenant au passé, Il est *ipso facto* devenu irréel. Pour le croyant Il peut devenir actuellement présent. L'être humain actuel peut avoir ses expériences religieuses.

Il existe aujourd'hui, dans la recherche sur Kierkegaard, une tendance à l'appréhender psychologiquement. Kierkegaard conçoit le monde suprasensible comme une réalité. De Socrate, il dit que le penseur grec n'eût pas été Christ, ce qui effectivement eût été une impossibilité. Mais Kierkegaard admet volontiers que Socrate est devenu Christ. Cela indique que Kierkegaard compte avec la réalité de la poursuite de la vie après la mort. Si l'être humain s'éveille religieusement, s'il en est arrivé à la conscience de soi, alors il peut produire une forme conceptuelle de sa position vis-à-vis de Dieu et de l'univers. Les ouvrages « *Le concept d'angoisse* » (1844) et « *La Maladie à la mort (Le concept de désespoir)* » (1849) font ici autorité. Certes ces deux ouvrages ont des auteurs différents, le premier de Vigilius Haufniensis, le second de Antimachus. Mais ils s'appartiennent quant à leurs contenus. Kierkegaard parle sans cesse de l'être humain comme esprit, et pas seulement à ces endroits-là. Mais dans ces ouvrages, il en détermine très exactement le concept.

Le premier ouvrage : l'esprit sommeillant éveille à la conscience de soi, lorsque l'être humain, à partir de son expérience de soi, sait ce qu'est le péché. Dans l'état d'innocence, l'être humain pressent dans l'angoisse, mais aussi en étant séduit par l'interdit, qu'il n'est pas encore lui-même. L'enfant qui est né aujourd'hui, n'a pas péché et il entend, durant son enfance, les adultes utiliser le mot « péché » ; il se demande ce qu'il signifie, on doit alors lui répondre : « Tu dois attendre jusqu'à ce que tu apprennes par expérience de quoi il est question ». Si l'être humain est éveillé, alors il sait qu'en tant qu'esprit il a pour tâche de former, en étant conscient de soi, le juste rapport entre l'âme et le corps, quoiqu'il ne puisse pas l'exprimer ainsi. Mais il éprouve la liberté.

« *La maladie à la mort* » c'est la maladie de l'esprit, largement plus épouvantable que la maladie du corps. La maladie du corps est quelque chose de conditionné par la nature, il se peut qu'elle mène à la mort du corps, ce qui ne doit cependant pas être redoutable pour l'esprit. La maladie de l'esprit est une maladie qui pourrait mener à la mort de l'esprit. Alors ce serait effroyable, c'est pourquoi la maladie de l'esprit est la véritable maladie [menant, *ndt*] à la mort et elle surgit dans l'esprit comme doute. Pourtant qu'est-ce que l'esprit ?

L'être humain est soi. Qu'est le soi, cependant ? Au début de « *La maladie à la mort* » se trouve la détermination souvent citée qui se présente tout d'abord énigmatiquement : « Le Soi est une relation qui se comporte de soi à soi, à savoir que ce n'est pas une relation facile. La relation simple c'est pour l'animal et l'homme, la relation corps âme. Cette relation se détermine par l'esprit vers soi-même. Le simple rapport entre corps et âme consiste chez l'animal que l'animal suit ses instincts comme quelque chose qui lui est donné par la nature. La vache pais l'herbe, le loup dévore l'agneau, parce que c'est leur nature. En paissant et dévorant, ils suivent leurs instincts, leur âme. Ce n'est ni mauvais ni bon, c'est nature. L'être humain voudrait l'un ou l'autre, il doit s'interroger : Que veux-je faire ? Ainsi détermine-t-il son rapport entre corps et âme. L'esprit a pour tâche d'instaurer, au moyen de la résolution, le juste rapport entre le corps et l'âme. L'être humain ne pâit pas comme la vache, il mange. Il a pour tâche de vivre sainement. Mais quand je dis sainement, il semble aussitôt que le côté corporel soit aussitôt dominant. L'être humain a la tâche de vivre

harmonieusement. Avec le mot « harmonieusement », on pourrait penser aisément à quelque chose d'esthétique. Donc disons simplement : l'être humain a la tâche, de vivre humainement et non à la manière de l'animal. Mais ce que signifie humainement et de manière non-animale, fixer cela, c'est la tâche qui revient à l'esprit, c'est-à-dire de l'être humain individuel car cela doit être autrement pour chacun. On pourrait dire, à la manière d'Aristote, que l'on doit choisir entre trop et trop peu. Lorsque nous tournons cela spécialement sur l'esprit, cela signifie que nous avons la tâche d'instaurer le juste rapport entre le corps et l'âme, référé à l'esprit cela veut dire être celui que l'on est. Les dégénérescences signifient s'affirmer ou bien renoncer à soi-même, se laisser déterminer de l'extérieur, ce que l'on devrait décider soi-même.

Je pense que si je deviens un jour un Christ sérieux, alors j'aurais honte le plus souvent sur ces entrefaites de ne pas l'être devenu plus tôt, mais au contraire seulement après que tous les autres ont voulu essayer de l'être.

Trois fois le coup d'œil commun

En tant qu'êtres humains nous sommes destinés à la tâche que Dieu nous a assignée. Il nous a créés. Puis-je constater cela à présent ? Oui ! En effet, nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Nous devons reconnaître qu'en tant qu'esprits nous sommes portés par quelque chose d'autre. Ce qui est juste, cela nous devons vouloir le déterminer en rapport à Dieu. Nous avons à présent donné les déterminations par principe, qui nous laissent comprendre les formes de maladie. Nous pouvons nous donner pour satisfaits de mentionner une chose : le désespoir de l'infini c'est éprouver douloureusement la disparition du fini. Et le désespoir du fini, c'est regretter l'absence de l'infini. C'est-à-dire que je sais que j'ai à vivre ainsi, que je sais qu'en tant qu'être humain de la Terre, je suis un être éternel, que je vis dans la conscience de l'éternel en moi sur la Terre. Nous avons besoin de l'aide de Dieu pour pouvoir subir l'épreuve, et avant que nous puissions en parler, nous devons déterminer le concept du péché. N'est-ce donc qu'un concept théologique ? Sais-tu, cher lecteur, nonobstant de toi-même, ce qu'est un péché ? Si pas, alors je n'écris pas pour toi. Qui connaît l'œuvre de Rudolf Steiner, verra combien la concordance existe abondamment entre Kierkegaard et Rudolf Steiner. Trois points : la réalité du monde spirituel, la détermination de l'être humain consistant en corps, âme et esprit et l'individualisme éthique.

Il n'a pas été rapporté que Steiner se fût préoccupé de Kierkegaard. Dont la réputation ne commença, [il est vrai, *ndt*] que dans les derniers temps de la vie de Rudolf Steiner. Celui qui étudie Kierkegaard, découvrira beaucoup de ce qui peut jeter une lumière sur l'anthroposophie. Je veux décrire pour finir la manière dont on pourrait penser la relation de Kierkegaard à Rudolf Steiner. Il existe une science spirituelle, et tous deux y sont unis. Rudolf Steiner commença par la philosophie et découvrit le religieux dans la philosophie. On voit cela dans la configuration d'une « *Philosophie de la Liberté* ». Cela commence avec la science de la liberté et cela mène à la vie en Dieu. Pour Kierkegaard, les expériences religieuses sont le point de départ. Elles se laissent cependant largement traiter de manière philosophique.

Dans la *Philosophie de la Liberté*, Rudolf Steiner écrit au quatrième chapitre : « Je ne dois jamais dire, que l'on pense un sujet individuel ; celui-ci vit beaucoup plus lui-même de la grâce du penser. » Ici, nous avons le religieux dans le penser. Cette constatation mène finalement à la « vie en Dieu ». Supposons que Søren Kierkegaard ait pu voir cela. Il eût compris qu'il ne se présente ici aucun hégélianisme, du genre qu'il dût refuser. Il eût dit : « Je ne me suis pas exprimé ainsi. » Et moi, je demande : « Et maintenant ? »

Das Goetheanum, n°18/2013.
(Traduction Daniel Kmiecik)

Oskar Borgman Hansen était secrétaire général de la Société anthroposophique au Danemark. Les citations ont été données en danois original par l'auteur.